

Tour d'horizon

Il serait bien sûr improductif d'énumérer ici la liste des informations dont les historiens disposent sur tel roi, État ou empire antique, ni même à propos de tels services secrets pour ladite période. Dans ce chapitre, à l'opposé, je vais m'efforcer de procéder par petites touches dans le but de laisser apparaître une vue d'ensemble de la situation. Je passe donc volontiers sur ce que nous savons déjà, c'est-à-dire ce qui figure dans les livres des érudits, pour évoquer ce qui est moins connu. Le lecteur verra ainsi se consolider certaines de mes intuitions, affirmations et hypothèses, tandis que des données inédites surgiront.

En voici un premier aperçu moyen-oriental.

L'Assyrie

Dans un texte assyrien traitant de **magie**, nous apprenons qu'il existait, le long de voies de communication importantes, des signes spécifiques guidant les voyageurs et leur permettant de continuer leur trajet de **nuît**. Et lorsque ces discrets individus transportaient des messages urgents, le pouvoir dépêchait auprès d'eux des gardes royaux afin d'assurer leur protection ¹⁸². Pour l'anecdote, prendre connaissance de cette information m'avait fait sourire. En effet, j'avais rédigé, peu avant, un court récit, sous la forme d'une nouvelle, illustrant cette histoire de signes disposés pour diriger des agents de renseignement durant leurs missions. Je suppose qu'en ces temps reculés, les membres des services secrets, eux aussi, rivalisaient souvent d'imagination dans le but de sécuriser leurs opérations et tromper l'ennemi.

Tous les moyens étant bons pour égarer ce dernier. Tandis que les Assyriens ont semble-t-il perfectionné des inventions relatives à l'espionnage déjà présentes sur leurs terres, car dues à leurs prédécesseurs, phénomène assez courant dans la région.

¹⁸² Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 17.

Les chemins de l'Iran ancien

Le roi Darius I^{er}, un souverain perse sous lequel l'Empire dit achéménide atteignit sa plus grande expansion, avait lui aussi compris que l'acheminement d'informations utiles nécessitait des voies de communication dignes de ce nom et leur entretien régulier, ce qui suppose prise de conscience, volonté et moyens. J'ai d'ailleurs signalé auparavant pareille évidence.

Ce monarque, qui régna de 521 à 486 av. J.-C., porta les frontières de son empire depuis les Balkans jusqu'à la vallée de l'Indus, incluant le littoral de la mer Noire, le Caucase ou encore l'Égypte déjà sur le déclin. Ses lieutenants étaient les satrapes, sortes de gouverneurs plus ou moins disciplinés et fiers de leur relative autonomie. Pour contrebalancer cette dernière, Darius I^{er} accomplit ce que nombre de puissants firent avant lui, à savoir mettre en place un « bureau » chargé d'espionner les satrapes et l'ensemble des officiels de l'État achéménide. La personne de confiance placée à la tête de cet organe de surveillance était appelée, sans grande surprise, « l'Œil du roi ». Bien entendu, tout reposait sur la qualité des renseignements obtenus.

Et la vitesse à laquelle ils parvenaient au « bureau ».

Comme dans d'autres contrées, il fut décidé de construire un vaste réseau de routes royales, et une espèce de service postal achéménide fut mis sur pied, muni de stations équestres prévues pour les messagers transportant, tantôt des ordres du monarque ou des rapports concernant ses satrapes, tantôt des informations confidentielles sur les officiels ou le comportement des tribus hostiles ou soumises¹⁸³. Malheureusement, presque tout ce qui concerne l'Empire achéménide nous est parvenu grâce aux Grecs dont les historiens sont très proches du pouvoir. Mais bien que leur bonne foi soit, à cause de cela, sujette à caution, leurs témoignages nous sont précieux. En outre, nul ne sait vraiment pour quelle raison aussi peu d'archives relatives aux Perses et, avant eux, aux Mèdes, ont finalement survécu jusqu'à nous¹⁸⁴.

Ce grand royaume tint bon pendant le règne de Darius I^{er}.

¹⁸³ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 25.

¹⁸⁴ L'histoire de l'Empire mède, le prédécesseur de l'État achéménide, est d'ailleurs très difficile à saisir et entourée de mystère. La principale cause étant, là encore, une relative absence de sources primaires.

Au moins jusqu'en 490 av. J.-C. et la bataille perdue de Marathon, durant la première guerre médique qui opposa alors l'Empire perse aux redoutables cités-États grecques. Ce qui est certain, c'est que ce puissant roi considérait les services secrets avec un intérêt constant, choyant ses agents de renseignement.

Ainsi, le monarque fit perfectionner le système assyrien de transmission de l'information et, si l'on en croit l'historien grec Hérodote, fut inventée une sorte de télégraphe avant l'heure qui fonctionnait au moyen de « *fire signals* » d'une rare complexité. Le dispositif fut même étendu aux territoires conquis.

Notez que le **poète** et dramaturge grec Eschyle fit mention de cette innovation, de manière pittoresque, dans *Agamemnon*, la célèbre tragédie dont il est l'auteur, l'attribuant aux Troyens, pour les besoins de la pièce, bien sûr ¹⁸⁵. Encore un exemple, ici, d'œuvre littéraire contenant des informations sensibles.

En tous les cas, un renseignement de qualité était on ne peut plus nécessaire, couplé à une grande rapidité, corollaire indispensable dans un empire qui, à son apogée, couvrait cinq millions et demi de kilomètres carrés, soit vingt pour cent de plus que la superficie actuelle de l'Union européenne.

Petite parenthèse, revenant à Eschyle, dont l'historien Francis Dvornik nous apprend qu'il utilisa le mot « *angaros* » pour désigner l'une des fractions du système de communication perse adopté pour transmettre les informations d'importance. Or, c'est ce même terme que les Perses employaient, preuve s'il en est que le poète grec était particulièrement au fait de ce qui se passait chez ses hostiles voisins. Mais si vous gardez à l'esprit que ces artistes, d'hier et d'aujourd'hui, sont des initiés plus ou moins proches de l'élite dirigeante, cela s'explique aisément.

Eschyle le savait car le pouvoir grec le savait ¹⁸⁶.

C'est sans doute en partie grâce à ce « télégraphe » perse que le roi Darius I^{er} fut capable d'écraser aussi vite les révoltes survenues dans les provinces de son vaste empire, promptitude qui a souvent fasciné les historiens, incapables de comprendre qu'il était secondé par des services secrets discrets et efficaces.

Ironiquement et subtilement à la fois, le monarque, à plus d'une reprise, attribua de tels succès à la divinité suprême du

¹⁸⁵ Via les vers 281 à 315. (D'après Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 32.)

¹⁸⁶ Par « pouvoir grec », comprenez l'élite suméro-hébraïque supposée.

panthéon mazdéen, Ahura Mazda, qui, mentait-il en parfaite conscience, lui avait apporté son aide dans le but de triompher de ses ennemis. Son nom, ou précisément le mot « *Mazdā* » signifie « sagesse », au sens du terme « intelligence » qui, en anglais, se traduit aussi « renseignements », rappelez-vous. De surcroît, cette entité est celle de la **lumière** et du **feu** primordial, ce dernier figurant la lumière **fulgurante** ; ce terme voulant dire « rapide comme l'éclair », en français. Toute ressemblance avec des caractéristiques du télégraphe perse par « *fire signals* » n'ayant rien de fortuit. Quel bel exemple, à nouveau, d'énoncé à double sens évoquant l'État invisible et son activité clandestine.

J'ai d'ailleurs une remarque à faire à ce sujet précis.

Nous pouvons considérer que Darius I^{er} était un apostat, un hypocrite et un manipulateur, puisqu'il attribua à un dieu le succès d'une opération de ses services secrets, triomphe qu'il savait devoir à des agents humains et non à des êtres surnaturels, évidemment. Dans quel but ? Sans doute consolider son pouvoir et sa mainmise sur les consciences, dans la mesure où le peuple profane était ainsi invité à croire que Darius I^{er} fût vraiment le lieutenant de cette divinité, et qu'en cela, ses sujets lui devaient une obéissance absolue. Au-delà de la preuve de l'athéisme et du mépris de ce roi perse pour le peuple, je vois ici une énième démonstration de la manie qu'ont les serviteurs de l'État, visible et invisible, d'user du « surnaturel » comme d'une couverture afin de dissimuler la main de leurs services de renseignement.

Preuve que ceci est valable partout et de tout temps.

Macédoine orientale

Il est connu depuis longtemps que le roi Alexandre III de Macédoine, dit Alexandre le Grand, vouait une admiration sans borne aux souverains perses, et tout particulièrement à Cyrus II, qui régna de 559 à 530 av. J.-C., monarque resté célèbre pour avoir soumis les Mèdes, conquis de vastes territoires et libéré les juifs en exil à Babylone après avoir pris la grande ville¹⁸⁷. Élevé dans ce sentiment de respect et mu par un pragmatisme hors-norme, ce chef militaire prit soin de conserver les institutions

¹⁸⁷ En fait, non seulement Cyrus II autorisa les juifs à revenir à Jérusalem, mais il ordonna de rebâtir le Temple, détruit quarante-sept ans plus tôt.

perses après avoir procédé à l'annexion de la majeure partie de l'Empire achéménide, conquête effective vers 330 av. J.-C., politique qui contribua à sa réussite et à son aura dans la région. En effet, bien conscient de la qualité des services secrets perses, Alexandre se hâta de les utiliser au profit de son empire.

Pourquoi, après tout, changer une équipe qui gagne ?

Cela peut paraître surprenant, avec le recul, que presque tous les membres de l'État achéménide, visible et invisible, se soient ainsi placés sous le commandement d'un dirigeant qui leur avait mené une guerre farouche depuis son invasion trois ans auparavant. Pour l'expliquer, les historiens ont tendance à se perdre en conjectures, arguant de l'intelligence politique et de la diplomatie sans faille de l'habile conquérant. L'argument n'est pas sot, je le reconnais. Toutefois, si c'est la même élite suméro-hébraïque qui règne alors en Macédoine et en Perse, cela aura pu faciliter les choses, le mot est faible. Ce qui est sûr, c'est que les frontières du nouvel Empire macédonien et de son homologue perse qui disparaît donc, se confondent en grande partie.

Comme si l'on en avait juste modifié le nom.

À la mort, aussi soudaine que mystérieuse, d'Alexandre le Grand, en 323 av. J.-C., l'Empire est démembré et partagé entre ses successeurs autoproclamés. La plus grande part reviendra à la dynastie des Séleucides, du nom du roi Séleucos I^{er} Nicator, son fondateur. Mais cette entité étatique sera bousculée par l'Empire parthe qui, vers 130 av. J.-C., en aura annexé toute la fraction centrale et orientale. Notons que les Parthes seront à leur tour vaincus plusieurs fois par les légions romaines sur leurs frontières occidentales. Néanmoins, avant cela, les Séleucides manquèrent de rigueur et, au contraire d'Alexandre, négligèrent l'entretien des voies de communication et l'organisation de leurs services de renseignement. Résultat, la révolte des Parthes, en 247 av. J.-C., les prit de court et ils perdirent une satrapie.

Cent ans après, les Séleucides seront à bout de force.

Pourtant, leurs premiers monarques avaient joué le jeu, ce qui explique, ici comme un peu partout, qu'un royaume si vaste ait pu perdurer sur la longue durée. L'Iran ancien a d'ailleurs une tradition civilisationnelle, si l'on peut dire. En ce sens que cette portion du monde est l'une des plus anciennes à avoir accueilli de nombreuses cultures très développées, ce de manière continue. Dans la communauté savante anglo-saxonne, est utilisée l'expression « *continuous civilization* », indiquant que

jamais, en plus de cinq mille ans, la région n'est retombée à un niveau de développement inférieur à celui des États et cités-États, dont les plus anciennes sont celles du sud-ouest élamite.

Pour notre sujet, cette information est capitale.

En termes concrets, cela veut dire que l'État, visible et invisible, a perduré, sans rupture, de 3 000 av. J.-C. jusqu'à nos jours, et avec cette forme de gouvernement, les services secrets assurant sa sécurité et défendant ses intérêts. Plus encore, à son apogée, vers 480 av. J.-C., l'Empire achéménide regroupait plus de cinquante millions d'habitants, soit 40% de la population mondiale. Si, comme je le crois, c'est une élite d'ascendance suméro-hébraïque qui régnait là-bas, cela signifie que près de la moitié de l'humanité était alors sous sa coupe. Et si c'était aussi le cas dans d'autres régions d'Europe et d'Asie, cela vous donne une idée de la puissance et de l'influence de cette dernière.

Mais fermons cette parenthèse, toutefois instructive.

Ce qui est important de garder à l'esprit, c'est que les Achéménides, les Parthes et les Sassanides ont gouverné cet endroit du monde durant près de mille ans, usant des services de renseignement de l'État invisible pour se maintenir. Et que cette culture de l'action clandestine a laissé des traces indélébiles.

Que l'on voit toujours à l'œuvre dans l'Iran contemporain.

Pour en finir avec l'Empire macédonien, le fait que le roi Alexandre le Grand ait étendu aux territoires grec et égyptien les dispositifs techniques relatifs à la transmission d'informations utiles inventés par les Perses, bénéficia aux Ptolémées, sur les bords du Nil, puis aux Romains, ainsi qu'aux Grecs ¹⁸⁸.

Bientôt, conserver les acquis de ses prédécesseurs devint la règle. Encore une fois, pourquoi changer une équipe qui gagne ? Même les Arabes, lors des conquêtes du djihad des VII^e et VIII^e siècles de notre ère, bénéficièrent de ces avancées, ayant l'intelligence de les conserver, ici aussi, à leur seul profit.

L'Égypte ptolémaïque

Les Lagides, ou Ptolémées, figurent donc une dynastie hellénistique régnant sur l'Égypte de 323 à 30 av. J.-C., et qui préserve son indépendance jusqu'à son incorporation à l'Empire

¹⁸⁸ Avant que ceux-ci passent à leur tour sous la domination romaine.

romain sous le règne du fils de Cléopâtre VII ¹⁸⁹ dont le père fut vraisemblablement Jules César ¹⁹⁰. Pendant la domination des Lagides, il existait deux voies de communication principales qu'empruntaient les courriers et les agents secrets du pouvoir, chacune d'elles s'étendant le long du Nil, l'une rive gauche, l'autre rive droite, d'après les travaux de Francis Dvornik ¹⁹¹.

Rien de bien nouveau sous le soleil, donc, à ceci près qu'il est prouvé que les services de renseignement de l'État égyptien d'alors s'inscrivent vraiment dans la continuité des organes de l'État, visible et invisible, perse qui les ont précédés. Mais leur mission n'est pas seulement de nature politique et militaire.

C'est le moins que l'on puisse dire. Jugez plutôt.

Durant la période hellénistique, les Ptolémées étaient réputés pour l'usage d'éléphants de combat très redoutés des armées adverses. Or, ces animaux n'étaient pas communs en Égypte et l'élite dirigeante dut trouver un moyen efficace et pérenne de s'en procurer en nombre suffisant. En effet, lorsque les Séleucides ne rencontraient pas ce problème, acheminant des éléphants depuis l'Inde toute proche, les Lagides, sur l'initiative du roi Ptolémée II *Philadelphe*, pharaon de 283 à 246 av. J.-C., durent mener des campagnes d'exploration du littoral occidental de la mer Rouge et de la Corne de l'Afrique, l'actuelle Somalie, pour y capturer ces animaux et les ramener au pays. Cette mission ô combien essentielle fut naturellement organisée par les services secrets égyptiens et mobilisa d'énormes moyens.

Autant sur les plans humain et matériel que financier.

Par exemple, il fallut armer des navires et recruter des équipages compétents, trouver des capitaines doués en la délicate matière de l'exploration maritime, identifier et délimiter les zones de chasse, assurer une liaison constante entre celles-ci et l'Égypte, tout cela dans la plus grande discrétion.

Comment les éléphants étaient acheminés ?

Eh bien ces animaux, après avoir été capturés en douceur, étaient transportés par bateaux et débarqués dans les ports de Philothesa, ou Safaga, de nos jours, et Bérénice, au sud, avant

¹⁸⁹ Reine qui a aussi été **diplomate**, commandeur naval, **polyglotte** et auteur **médical**, marqueurs qui en font un serviteur de l'État, visible *et* invisible.

¹⁹⁰ L'enfant né de cette union régna sous le nom de Ptolémée XV.

¹⁹¹ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 38.

d'être intégrés à des caravanes spéciales cheminant jusqu'au Nil via des routes protégées. Ensuite, les éléphants étaient montés sur des embarcations et remontaient lentement le fleuve jusqu'à leur destination finale où ils étaient dressés, équipés et préparés pour le combat. J'ajoute que ces animaux étaient conservés dans des parcs spéciaux sous l'autorité de conducteurs indiens.

C'est-à-dire des experts en dressage d'éléphants.

Cet épisode de l'histoire de l'Égypte lagide pose aussi la question, en filigrane, de la place qu'occupent les services de renseignement dans les découvertes liées à l'**exploration**, que celle-ci soit terrestre ou maritime, par exemple. Car si nombre d'archéologues sont liés à l'État invisible, il en va de même pour quantité d'explorateurs, de voyageurs, de baroudeurs en tout genre, ainsi que je l'ai déjà signalé. Nous pouvons aussi nous demander quel fut le rôle exact des services secrets dans des événements telles que l'exploration des Amériques ou encore la sinistre traite négrière ¹⁹², toujours source de débats passionnés.

Un sujet dont j'aurai l'occasion de reparler avec vous.

J'ajouterai une dernière chose à propos de l'implication active des services de renseignement afin de pourvoir les armées égyptiennes en animaux de combat. À savoir que certains agents étaient chargés de saboter des opérations similaires menées par les États adverses, ce dans le but de conserver leur avantage.

À toute action, donc, une contre-action. C'est la règle.

Enfin, sous la domination des Lagides, les services secrets mènent les opérations classiques de toute structure versant dans l'espionnage et le contre-espionnage, incluant la surveillance des citoyens égyptiens. Là encore, rien que de très classique. La lutte contre l'ennemi intérieur remonte à la nuit des temps.

Que la menace soit réelle, exagérée ou fantasmée.

¹⁹² Les responsabilités liées au commerce d'esclaves dont les Noirs africains ont été victimes n'ont jamais vraiment été établies, les uns accusant des Blancs, les autres des juifs, des musulmans ou les chefs de tribus africains eux-mêmes. En vérité, ces multiples hypothèses semblent surtout là pour divertir, dans le double sens du terme, amuser la galerie en forçant à regarder ailleurs. Pour ce qui me concerne, je vois dans le commerce triangulaire l'ombre de l'État invisible, comme pour le trafic de drogue international contemporain, où son implication, rappelons-le, est désormais prouvée.

La république se lève à l'ouest

Pendant que les turbulents héritiers d'Alexandre le Grand se disputent en Syrie, entre Lagides et Séleucides, ou en mer Égée, de la Macédoine à l'Égypte ptolémaïque, une puissance occidentale prend lentement son envol. Officiellement, personne ne la voit venir, les uns ne concevant que leurs intérêts égoïstes, les autres étant occupés par la menace parthe, à l'est. Rome, donc, en profite et entreprend sa marche vers le Levant, et Dvornik de noter que si les États hellénistiques avaient uni leurs pouvoirs politique, économique, militaire et diplomatique, sans doute que la République romaine aurait dû reculer, changeant le sort du monde pour les siècles, voire les millénaires à venir. Sans doute cet historien a-t-il raison mais, pour autant, est-ce réellement ce qui s'est passé ? Est-ce aussi simple que cela ?

Et qu'en est-il des services de renseignement romains ?

Pour ma part, je pense que ces derniers ont intoxiqué leurs homologues grecs hellénistiques. Résultat, les cinq royaumes sortis de l'Empire macédonien tomberont entre les mains des Romains, tôt ou tard, en partie ou intégralement. L'Épire, le plus petit, qui couvrait une fraction de l'Albanie et de la Grèce de notre temps, est incorporé en 146 av. J.-C. à la province romaine de Macédoine, après que le royaume du même nom a été vaincu. Puis c'est au tour de l'Empire séleucide, en 64 av. J.-C., de mordre la poussière, quoique Rome et les Parthes durent s'en partager les restes. Les Ptolémées résistent jusqu'en 30 av. J.-C., nous l'avons vu, et la Thrace tombe en 46 de l'ère chrétienne. Entre-temps, la République romaine est devenue un empire, et ses services secrets ont pris de l'assurance.

Sous la république, ce fut différent.

Du moins, c'est ce que les érudits prétendent. À les en croire, ils n'auraient même pas atteint, en matière de **renseignement** militaire, le niveau d'un Xénophon ; le célèbre **philosophe** et chef de guerre athénien qui vécut de 430 à 354 av. J.-C., et œuvra en qualité à la fois d'**historien** et de **géographe**, quand il rédigea *Les Helléniques*, espèce de suite à *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse*, de Thucydide, ainsi que son *Anabase*, qui inspira Alexandre pour la conquête de l'Empire perse ¹⁹³.

¹⁹³ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, pp. 40-41.

Partisan de l'oligarchie, représentant influent de l'État, visible et invisible, comme en témoignent les marqueurs que je souligne ici, Xénophon est un peu le Sun Tzu ou le Chanakya occidental, profondément marqué par les conflits incessants entre les cités-États grecques. Ce qui m'incite à ouvrir une petite parenthèse avant de revenir à nos amis des rives du Tibre.

La grande arnaque

Dans un poème en prose de Charles Baudelaire, intitulé *Le Joueur généreux*, il est écrit ceci : « Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez vanter le progrès des **lumières**, que la plus belle des ruses du **diable** est de vous persuader qu'il n'existe pas ! » Formule valant aussi pour les services secrets.

Le premier des mensonges propagés par ces derniers porte sur leur ancienneté. Ainsi que je l'ai écrit à plusieurs reprises, les services de renseignement n'ont pas attendu la Renaissance pour se constituer sous la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, et leur présence remonte officiellement au Nouvel Empire égyptien, il y a environ trente-cinq siècles. Rappelons d'ailleurs que les conditions indispensables à leur émergence étaient déjà réunies à l'époque de Sumer, il y a six mille ans. Il n'y avait donc vraiment *aucune* raison objective de penser que cette civilisation, la plus vieille de toutes, n'avait pas été dotée de structures organisées d'espionnage et de contre-espionnage, opérant avec les moyens humains et techniques du moment, sans pour autant que nous ayons eu à douter de leur efficacité.

Concrètement, cela signifie qu'il aurait été très facile au Renseignement de l'Égypte antique de contrôler la diffusion de la moindre information d'importance le concernant, et ce quel qu'en soit le support : papyrus, pierre ou codex, par exemple. De toute évidence, c'est ce qui s'est passé, étant donné que le fait contraire serait beaucoup plus improbable. Les avantages, en effet, sont multiples et inestimables.

Tout d'abord, les services secrets peuvent ainsi dissimuler jusqu'à leur propre existence. Ensuite, si l'envie les prend de sortir du bois, les informations soigneusement triées et diffusées au compte-gouttes, par un subtil jeu d'omissions, d'exagérations et de désinformation, donneront l'impression que les services de renseignement sont moins puissants et organisés qu'ils étaient

supposés l'être. Enfin, à long terme, cela permet de maintenir dans l'ignorance, et les citoyens ordinaires, et les **historiens** et autres **archéologues** susceptibles d'en percer les rouages.

Et par « long terme », il faut comprendre jusqu'à nous.

Or, pour les premiers, l'occultation des sources primaires relatives aux services secrets est d'autant plus aisée que la part de la population sachant lire est infime. Par source primaire, j'entends naturellement un document de première main (livre, courrier, acte notarié, témoignage, inscription lapidaire, etc.), par opposition à la source secondaire qui figure des travaux historiques fournissant des commentaires, des analyses et des critiques d'une ou plusieurs sources primaires ¹⁹⁴.

Quant aux seconds, ils n'apparaissent que bien plus tard. Le pionnier des historiens est Hérodote, un Carien qui vécut en Anatolie et sur l'île de Samos cinq siècles avant notre ère, soit plus de mille ans *après* la fondation du Nouvel Empire égyptien. Les archéologues ne sont pas mieux lotis puisqu'il n'en existe pas avant cette même époque. Et encore, c'est à Thucydide, homme politique et historien athénien contemporain d'Hérodote, que nous devons d'avoir mentionné la découverte de tombes anciennes sur l'île de Délos et de s'être livré à la plus ancienne réflexion historique se fondant sur des données de nature archéologique ¹⁹⁵. Et je ne reparle pas du fameux Xénophon.

Dont le profil, vous l'avez constaté, ne vaut pas mieux.

Vous l'aurez compris, en ces temps reculés, cette science, l'archéologie, n'a pas encore pris son indépendance en tant que discipline à part entière et s'inscrit dans le champ d'étude de l'histoire. Il faudra attendre Cyriaque d'Ancône, **marchand**, humaniste et épigraphiste italien vivant au quinzième siècle, pour croiser un archéologue au sens moderne du terme.

Ajoutez à cela que les historiens de l'Antiquité sont tous liés au **pouvoir** et à l'**armée**, dont le Renseignement est l'allié naturel. Thucydide, nous l'avons vu, est avant tout un politicien, qui plus est issu d'une famille aristocratique extrêmement fortunée, possédant lui-même plusieurs mines d'or. Il est élu stratège en 424 av. J.-C. et siège donc au sein du conseil exécutif de la cité-État d'Athènes en qualité d'officier général. Nous ne

¹⁹⁴ Précision pour les lecteurs peu familiers avec les sciences historiques.

¹⁹⁵ Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, I, VIII.

savons pas grand-chose de sa jeunesse, ce qui pourrait très bien dissimuler une appartenance aux services de renseignement.

Hérodote, lui, bien que « barbare » de naissance et Grec d'adoption, provient d'une famille aristocratique originaire de la cité d'Halicarnasse, en Carie, où se mêlent alors colons du Péloponnèse et autochtones. À compter de l'exil des siens sur l'île de Samos, il n'aura de cesse de voyager. Historien doublé d'un **géographe** curieux et fin observateur, cet homme parcourt l'Égypte et le monde grec à une époque où ses dirigeants ont à cœur d'en connaître les caractéristiques précises dans un but à la fois militaire et économique. Tradition qui survivra même à la conquête de la Grèce antique par le pouvoir romain.

Parmi les autres historiens notables de cette période, un second Grec, l'homme d'État et théoricien politique Polybe (206-124 av. J.-C.), rejeton d'une importante famille ayant reçu une éducation **militaire**, et un Romain, Tite-Live, qui en pilla l'œuvre et vécut principalement durant la seconde moitié du siècle suivant où, issu d'un riche clan de Padoue, il fut un ardent soutien du général Pompée, grand rival de César lors de la guerre civile qui éclata en 49 avant notre ère.

Citons encore Salluste, né dans une riche famille d'origine plébéienne mal identifiée, qui fut **questeur**¹⁹⁶ et tribun de la plèbe, siégea un temps au **Sénat** romain et connut Jules César (100-44 av. J.-C.) avec qui il était ami. Ce dernier pouvant lui-même être compté parmi les grands historiens de son époque, étant l'auteur de deux ouvrages majeurs ; l'un sur la guerre civile, l'autre sur la guerre des Gaules à laquelle il prit part, mettant ce conflit à profit pour organiser avec soin un système de collecte de renseignements si efficace qu'il fut pour beaucoup dans la conclusion victorieuse de cette campagne militaire. Enfin, évoquons l'historien et **sénateur** romain Tacite (58-120), qui fut aussi un chef **militaire** et un **gouverneur** de province. Autant de profils particulièrement évocateurs.

En résumé, pas exactement ce que l'on peut appeler des historiens neutres et désintéressés dont l'honnêteté intellectuelle est indiscutable. Si les services secrets de leurs pays respectifs, par l'entremise du pouvoir, leur avaient commandé de se taire à

¹⁹⁶ Magistrats romains gardiens du Trésor public, les questeurs étaient en fait chargés de l'encaissement des recettes, du règlement des dépenses publiques, ainsi que des finances de l'armée et des différentes provinces.

leur sujet et de faire œuvre de propagande tout en écrivant des comptes-rendus historiques, géographiques et ethnographiques, il ne fait évidemment aucun doute qu'ils auraient obéi.

Cette remarque valant aussi pour notre époque.

Dès lors, quand il s'agit de chercher à en savoir plus sur l'organisation des services de renseignement, que ce soit en Égypte, en Grèce, à Rome ou ailleurs, il est impératif de ne pas perdre de vue que ces sources secondaires pèchent forcément par omission, instruisent autant qu'elles éludent, racontent autant qu'elles dissimulent. Le fait que ces travaux s'adressent à une élite et non au peuple majoritairement illettré ne change rien à l'affaire. Nul n'aurait en effet pris le risque, en ce temps-là, que des informations sensibles tombent aux mains d'un roi ou d'un général ennemi, ni même d'un opposant *de l'intérieur*.

Ainsi, lorsque les historiens étudient ces rares sources et y piochent des données relatives aux services de renseignement, c'est un peu comme s'ils consultaient les archives déclassifiées de l'époque d'où toute information explosive a été expurgée. Bien sûr, ce type de recherche historique est indispensable et j'y ai volontiers sacrifié. Néanmoins, j'ai pu établir qu'elles étaient tout aussi intéressantes à lire pour ce qu'elles narraient que pour ce qui y manquait ou figurait en filigrane et en creux.

Ce que j'expose ici sans détour était naturellement connu de nombre d'historiens passés et n'a pas non plus échappé à leurs homologues des temps présents, à l'exception, sans doute, des chercheurs naïfs, indifférents ou incompetents. Ceci n'a donc rien de neuf et ne constitue pas un scoop, mais force est de constater que personne n'en parle jamais de façon aussi franche et directe. Et pour cause, puisque prendre conscience de cette évidence permet de progresser dans la « jungle de **miroirs** », ce à quoi les services de renseignement ne tiennent pas vraiment.

Il y a aussi un autre fait qui explique le quasi-silence d'une minorité d'historiens et l'aveuglement de la grande majorité d'entre eux, à savoir la spécialisation qui sévit dans les milieux universitaires. Chaque chercheur devient ainsi l'expert d'une infime fraction des domaines de recherche possibles, toujours au détriment d'une vue d'ensemble. C'est pour cela qu'un historien très compétent, mais rendu myope et doté d'ocillères à cause de ce processus de spécialisation, passera à côté de contradictions

majeures qui sauteraient aux yeux d'un enfant de huit ans dont le bon sens est encore intact.

Vous comprenez mieux, maintenant, pourquoi j'ai à cœur de m'appuyer en priorité sur ce dernier pour cheminer à travers le dédale de fausses pistes que les services secrets ont dressé entre tout chercheur et la vérité.

Rome et l'État invisible

Selon l'historien Francis Dvornik, je le redis, il n'existe pas, sous la République romaine, de Renseignement militaire stable et organisé, au moins jusqu'à Jules César, celui-ci ayant bénéficié de son expérience au Moyen-Orient dont il aurait par la suite reproduit, dans son pays, les multiples innovations en matière de collecte d'informations utiles¹⁹⁷.

Affirmation, à mon sens, assez douteuse.

L'historien grec Polybe, dont je viens de parler, fait ainsi référence, dans ses propres travaux scientifiques, au système de « *fire signals* » opérationnel sous le règne de Philippe III de Macédoine, le demi-frère aîné d'Alexandre le Grand, qui lui succéda en 323 av. J.-C., une anecdote que Dvornik lui-même reconnaît pourtant authentique. À croire qu'il aura fallu attendre cent cinquante ans, que Tite-Live pille l'œuvre de Polybe, pour que les Romains adoptent ce type de dispositif ou, à tout le moins, commencent à se poser la question.

Cela n'a bien évidemment aucun sens.

Surtout que pour Rome, la nécessité, qui fait loi, va s'en faire cruellement sentir. En effet, ce ne sont pas les ennemis qui manquent autour de la célèbre cité. Et un jour, il s'en leva un qui marqua l'histoire de son empreinte, à savoir le grand général carthaginois Hannibal Barca, qui mena les forces armées de son pays durant la Deuxième Guerre punique, de 218 à 201 av. J.-C., et échoua finalement avant de changer d'allégeance à deux reprises, puis de disparaître dans d'étranges circonstances.

J'aurai l'occasion de revenir sur cette figure de légende.

En attendant, je me demande si le fait de nier l'existence d'un Renseignement militaire de qualité et, par extension, de

¹⁹⁷ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, pp. 41-42.

services secrets dignes de ce nom sous la République romaine, n'est pas destiné à camoufler les véritables raisons qui ont été à l'origine des revers de Rome face à l'adversaire carthaginois ou, pire, le fait que cet interminable conflit ait été plus ou moins manufacturé par les puissances en présence. Reconnaître que les services de renseignement romains fonctionnaient efficacement rendrait bien sûr les guerres puniques invraisemblables.

D'où le recours au mensonge de la part des historiens.

Cet enfumage fut d'autant plus aisé que, comme nous l'avons vu, ces derniers étaient très proches du pouvoir, quand ils ne l'exerçaient pas à une échelle intermédiaire, de l'armée, aussi, et issus de familles aristocratiques, influentes et riches au-delà de l'imagination. La supercherie n'aurait pas été difficile à mettre en place. Là encore, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Je note juste que si un Polybe place dans certaines de ses œuvres des informations sensibles relatives aux méthodes de transmission de renseignement utiles, sachant que les membres de l'élite romaine lisent parfaitement le grec, cela ne peut, à mon sens, s'expliquer que par une connivence entre les dirigeants de ces différents États, prétendument rivaux. Et n'oublions pas que ledit Polybe est à l'origine de l'invention d'un code Morse avant l'heure, simplifié, certes, mais pratique et efficace ¹⁹⁸.

Enfin, il y a l'épisode des oies du capitole.

Cet évènement mythifié, disent les historiens, m'apparaît telle une preuve indirecte de l'existence d'excellents services secrets romains. Rappel des faits. En 390 av. J.-C., les Gaulois mènent des raids sur la capitale de la République romaine, sans manquer de piller et d'incendier. Déterminées à prendre d'assaut la citadelle de la ville, les forces ennemies sont repérées par les oies **sacrées** du Capitole, dérangées dans leur sommeil, donnant ainsi l'alerte et sauvant ceux qui s'y étaient réfugiés. Récit tout à fait extravagant que nous devons à l'historien Tite-Live qui le narre près de quatre siècles après les faits.

Qu'en fut-il, en réalité ?

Eh bien, je pense que ces oies n'en étaient pas. Ou plutôt, ce conte à dormir debout dissimule l'action d'espions romains qui ont repéré l'excursion gauloise contre la citadelle et ont pu donner l'alerte. Le roi Darius I^{er} fit la même chose en son temps,

¹⁹⁸ Technique de chiffrement par substitution appelée carré de Polybe.

en attribuant un succès dus à ses services de renseignement à la divinité suprême du panthéon mazdéen, Ahura Mazda, pour des raisons plus ou moins évidentes, ainsi que je l'ai signalé. Il serait d'ailleurs intéressant de creuser autour des nombreux récits de ce genre qui parsèment l'histoire humaine. Je suis convaincu que l'écrasante majorité d'entre eux masquent en réalité les agissements de serviteurs de l'État invisible. Avis aux amateurs, encore une fois, tant les exemples sont légion ¹⁹⁹.

Mais peut-on prouver cette hypothèse ?

En partie, sans doute. L'oie domestique a en effet souvent été employée en qualité d'animal de **garde**, à la ferme, dans les entrepôts et à domicile. C'est cette particularité qui rend pareille *cover story* un tant soit peu crédible. D'où l'allégorie des oies du Capitole pour figurer des « **watchmen** », des **sentinelles**, des gardes, qui auront repéré les assaillants gaulois et averti leurs semblables. Voilà pourquoi, en entendant cette fable, le profane n'y voit que du feu pendant que l'initié saisit de quoi il retourne réellement. Ajoutez à cela que les oies, pour paisibles qu'elles paraissent, comptent parmi les volatiles les plus agressifs qui soient. Ce contraste, entre l'apparence et le comportement réel de l'animal, évoquant celui de l'espion, inoffensif au premier coup d'œil et pourtant brutal quand c'est nécessaire ²⁰⁰.

Il serait donc pertinent d'interroger la symbolique de l'oie.

Je pense que c'est le texte dû à Tite-Live qui donne la solution, cet auteur expliquant que même les chiens, pourtant prompts à se réveiller au moindre bruit nocturne, n'ont alors pas entendu les guerriers gaulois approcher. À l'en croire, seules les oies auraient eu assez d'oreille à ce moment-là. Or, dans un certain nombre de cultures indo-européennes, le chien compte pour un symbole de malchance, d'échec et de **mort**, cependant que l'oie figure la vigilance, le **soleil** et la vie. Autrement dit, le

¹⁹⁹ En parlant du roi Darius I^{er} et de sa référence à l'aide apportée par le dieu Ahura Mazda, un général romain, Marcus Furius Camillus, est connu pour avoir attribué le succès contre les Gaulois à l'intervention d'une divinité, Aius Locutius, suggérant donc une aide **surnaturelle**. Même schéma, donc, qu'avec Darius ; ce dieu aurait même averti vocalement les Romains !

²⁰⁰ Cet animal est enfin réputé pour être très **curieux** et tout aussi **attentif**, doté d'une grande **intelligence**, d'une très bonne **ouïe** et capable de discerner si telle personne qui pénètre son espace de vie est un habitué ou un étranger, qualités indispensables aux agents de terrain de l'État invisible.

chien pourrait ici symboliser l'État invisible, tandis que l'oiseau représenterait l'État visible. Peut-être que la sentinelle qui a surpris les forces ennemies aux alentours du Capitole était issue des rangs du second plutôt que du premier. C'est en tout cas une hypothèse qui est cohérente avec les faits connus.

Les initiés, eux, sachant depuis longtemps la vérité.

Il faut préciser enfin que vers 492 av. J.-C., soit peu après que la monarchie a été abolie et la république proclamée, les **marchands** romains étaient déjà suspectés, par leurs voisins du sud de la péninsule italienne, d'être des espions, ce qui, du reste, les mettaient régulièrement en danger²⁰¹.

Même les Carthaginois en étaient informés.

Afin d'appuyer l'affirmation selon laquelle la République romaine ne possédait pas de services secrets organisés, il est argué que les armées de Rome subirent de cuisants revers, qui les prirent par surprise, de la part des Étrusques ou d'autres tribus voisines du Latium ; mais a contrario, je pourrais objecter que cela ne tient justement pas la route à cause de cela. Parce que quand vous ne voyez pas votre ennemi arriver et que vous êtes défaits par celui-ci, la première chose à laquelle vous pensez ensuite, c'est d'améliorer votre système de défense.

Et ceci passe par des services de renseignement efficaces.

En fait, j'ai dans l'idée que les Romains ont peut-être feint, parfois, d'être pris de court, dans le but, précisément, de dissimuler qu'ils étaient fort bien informés, ce qui leur permit longtemps de conserver l'avantage sur leurs ennemis. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Alliés firent de même après avoir percé le code de la machine allemande *Enigma*, se gardant de détruire systématiquement les navires, sous-marins et autres convois terrestres dont ils connaissent exactement le trajet ou la position, pour ne pas éveiller les soupçons de l'Allemagne nazie, au risque que celle-ci ne modifie sa méthode de chiffrement. Aussi, mon hypothèse n'est pas si farfelue²⁰². D'autant que, je

²⁰¹ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, pp. 74-75.

²⁰² Certains historiens reconnaissent toutefois que des colons romains, voire latins, rencardaient Rome sur ses voisins. Mais alors, dans ces conditions, comment imaginer que la République romaine n'ait pas songé à employer des agents parmi les tribus adverses, leurs déserteurs ou leurs parias ? Cela n'a évidemment aucun sens et ne tient pas debout une seule minute.

l'ai démontré, certaines données contredisent l'affirmation de Dvornik et consorts, cependant que la nécessité fait loi.

Partout et de tout temps, la règle demeure.

En guise de conclusion, je dirai qu'il est probable, à mon sens, que les érudits cachent quelque chose au public. Peut-être que les Romains avaient mis au point une méthode singulière pour collecter des renseignements utiles et qu'il a été décidé que cette information devait être dissimulée aux profanes ²⁰³.

Carthage doit être détruite

Établis originellement en Canaan et sur le littoral syro-libanais, les Carthaginois étaient des marins incroyablement doués qui utilisaient les informations d'importance collectées par leurs services secrets à des fins politiques, militaires et aussi commerciales. Ils explorèrent les côtes ibériques, celles, bien sûr, du Maghreb, le littoral nord-atlantique du continent noir, et s'établirent en des territoires qui appartiennent aujourd'hui à la Guinée et au Sénégal, ainsi qu'à Madère et aux îles Canaries ; d'aucuns pensent même qu'ils ont pu voyager jusqu'en Irlande.

Pas une contrée ne semblait assez lointaine pour eux.

D'origine phénicienne, ce peuple rivalisait souvent de discrétion. Aussi avaient-ils découvert des mines d'étain dans la péninsule ibérique et réussirent à en cacher l'emplacement aux Grecs qui jamais ne parvinrent à les localiser. Leurs bateaux communiquaient entre eux grâce à un système de « *fire signals* » complexe qui demeura longtemps un mystère pour leurs rivaux. Et grâce à leur culture du secret, les Carthaginois réussirent à conserver le monopole de nombreux produits, les puissances concurrentes étant incapables de savoir où ils les trouvaient.

Bien sûr, les Romains les admiraient et les jalousaient.

Outre ces aptitudes maritimes, les Carthaginois passaient pour des maîtres dans les méthodes utilisées par les agents de renseignement et les espions. Ainsi, il est possible qu'on leur doive l'invention du procédé dit de la tablette en cire. Plus tard,

²⁰³ Il y a de nombreuses possibilités. Les anciens Romains ont pu recruter des espions dans leurs propres écoles, temples, sociétés secrètes, etc., ainsi que nous l'observons de nos jours. Le reconnaître mettrait forcément la puce à l'oreille à nombre de chercheurs. D'où cette occultation qui perdure.

les Grecs l'utiliseront avec succès. Il s'agissait d'une tablette en bois sur laquelle était gravé un message avant que l'objet ne soit recouvert d'une couche de cire et confié au messenger qui, lui, était informé du stratagème. Si l'homme, en territoire ennemi, par exemple, était arrêté, fouillé et questionné, il apparaissait vite que cette tablette était destinée à son usage personnel ²⁰⁴ et ne revêtait aucun caractère compromettant. Toutefois, pareil procédé a pu être inventé par les Phéniciens, beaucoup plus tôt, puis copié par leurs descendants carthaginois, et enfin les Grecs.

Mais transmettre les données utiles ne suffit pas.

Comme vous le savez, il faut aussi le faire vite. Sur ce plan, ce peuple de marins n'était pas maladroit puisqu'il fut mis sur pied un savant système de relais dont les agents secrets de Carthage, porteurs de nouvelles importantes, usaient à volonté, au moins le long du littoral d'Afrique du Nord contrôlé par cette dernière cité. Toujours selon Tite-Live, les espions disséminés, par les Romains, au sein des tribus gauloises, ne furent pas d'une grande utilité car persuadés par les Carthaginois de se retourner contre la République, avec pour résultat d'aveugler le Sénat romain quant aux véritables intentions belliqueuses de leur turbulent voisin. C'est en tout cas, encore une fois, ce que prétendent les historiens officiels, d'hier et d'aujourd'hui, sans qu'il soit aisé de discerner le vrai du faux sans risque d'erreur.

Dès lors, contentons-nous, pour l'instant, de cette version.

Pendant ce temps, Hannibal Barca préparait l'invasion de l'Italie en partant de la péninsule ibérique, prévoyant de suivre la côte jusqu'en Gaule, de traverser les Alpes et de tirer vers le sud, en direction de Rome, afin de forcer son adversaire, sinon à la reddition, au moins au compromis.

Et cette audace faillit bien tout emporter.

Néanmoins, le conquérant fut vaincu. Hannibal ne parvint pas à conclure et la République romaine finit même par détruire la ville de Carthage, en 146 av. J.-C., à l'issue de la Troisième Guerre punique, tenant là une vieille promesse et confirmant sa suprématie politique, culturelle et commerciale en Méditerranée.

Curieux paradoxe que celui-là, en définitive. Puisque nous avons, d'un côté, les armées carthagoises menées par un chef extrêmement doué, secondé par des services de renseignement

²⁰⁴ En ce temps-là, il était courant qu'une personne possède plusieurs de ces objets où elle gravait des informations avant de les effacer et recommencer.

de haute volée, et, de l'autre, les redoutables légions romaines et la lacune de ce peuple en matière d'espionnage.

Et pourtant, les seconds l'emportent.

Pour l'anecdote, les Gaulois eux-mêmes avaient mis au point un dispositif utilisant des « *fire signals* », et en firent usage lorsque l'armée du général Hannibal Barca s'engagea sur leur territoire ²⁰⁵. Difficile, en sachant cela, de croire Tite-Live sur parole, ce dernier étant un zélé propagandiste de Rome ²⁰⁶.

Bref, tout ça ne fait vraiment pas très sérieux.

L'Empire parthe

Lorsque les révoltés parthes prirent peu à peu le dessus sur les Perses, ils firent comme nombre de leurs prédécesseurs dans la région, à savoir conserver les institutions de ces derniers, leurs voies commerciales, la poste royale, le réseau de routes, tout en veillant à son entretien, et leurs services secrets.

Il est notamment un dispositif astucieux qui fut conservé en l'état et qu'on ne voyait a priori qu'en Perse, à l'époque. En raison du caractère montagneux de cette partie du globe, l'État décida de placer des tours de garde sur les hauteurs surplombant les étroites vallées qui serpentaient à travers une large fraction de l'Empire achéménide. Ces tours, ou postes de garde, étaient ainsi érigées à faible distance, au sommet de falaises naturelles, et permettaient de faire passer des messages importants avec une rapidité saisissante. Comment s'y prenait-on ? Eh bien, étaient sélectionnés des hommes dont la voix forte portait très loin et ceux-ci répétaient à tour de rôle les informations qu'on venait de leur communiquer. Ainsi, les ordres cheminaient d'une station à l'autre et arrivaient à destination en une journée, tout au plus.

À dos de cheval ou de chameau, cela en aurait pris trente.

Encore une fois, je tiens à souligner la pérennité des voies de communication perses, depuis les Assyriens, en passant par

²⁰⁵ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 61.

²⁰⁶ En cela, Tite-Live annonce les historiens modernes qui vont même jusqu'à prétendre que les Romains, quand ils prendront connaissance des dispositifs permettant de transmettre rapidement des informations utiles, s'en serviront à d'autres fins que le Renseignement... Ce qui est absurde.

les Achéménides, donc, les Parthes, les Sassanides, et même les Arabes après la conquête du pays. L'Iran ancien figure un exemple saisissant de transmission de ces savoir-faire.

Ce dont l'État invisible bénéficia d'abord.

Le royaume du Pont

Sur le littoral de la mer Noire, en Crimée et dans le nord de l'Anatolie, régna un souverain, Mithridate VI du Pont, dont les conquêtes l'amèneront à contrôler l'ensemble de celle-ci, sauf le royaume d'Arménie à l'est, et ensuite à libérer les cités-États grecques, elles aussi occupées par les armées romaines.

Avant lui, son père, Mithridate V, fut pourtant un allié de Rome contre les Carthaginois, cependant que son rejeton allait devenir le nouvel Hannibal pour la grande ville aux appétits expansionnistes voraces. D'après l'historien grec Appien, auteur d'une *Histoire romaine*, c'est en 88 av. J.-C. que cet ambitieux et cruel monarque aurait alors décidé le massacre des Romains présents sur les territoires qu'il contrôlait.

Écrivant à ses satrapes et gouverneurs de cités en toute discrétion, il leur intima l'ordre de liquider les ressortissants de Rome, hommes, femmes et enfants inclus, tout en laissant leurs corps sans sépulture. En outre, Mithridate VI menaça de punir sévèrement toute personne qui s'aviserait d'enterrer ne serait-ce qu'un seul cadavre et annonça que tout esclave qui trahirait son maître romain, profitant du chaos engendré pour le tuer, serait automatiquement affranchi. Le massacre devait intervenir le trentième jour après la date figurant sur le courrier royal, dont chaque exemplaire fut envoyé en même temps.

Plus de quatre-vingts mille personnes périrent.

Du moins si l'on en croit Appien, naturellement. Et bien que le nombre des victimes semble exagéré, cet événement n'est pas sans rappeler, dans son mode opératoire, un autre massacre, plus récent, celui de la Saint-Barthélemy, déclenché d'abord à Paris, le 24 août 1572, et qui s'étendit à de nombreuses villes de province où des milliers de protestants de tout rang furent mis à mort. Le parallèle ne s'arrête d'ailleurs pas là. En agissant ainsi, le roi du Pont était sûr de liquider les **marchands**, espions et autres agents de renseignement sous couverture installés, ou circulant, en Anatolie occidentale par la République romaine.



Fig. 23 : Portrait de Catherine de Médicis, exécuté par le peintre François Clouet, vers 1555. Comparez ses traits avec ceux de la reine Victoria (voir Fig. 19), à trois siècles de distance. Il paraît indéniable que ces deux femmes ont une ascendance sémite hébraïque. Ce qui donne du poids à mon hypothèse d'une élite suméro-hébraïque régnant en Europe depuis des millénaires.

Il est plausible, en effet, qu'en 1572, le roi Charles IX et sa mère, Catherine de Médicis, aient poursuivi un but semblable, cherchant surtout à liquider les chefs militaires protestants de Paris ainsi que leurs espions, avant que la situation ne dégénère.

Mais pour revenir à Mithridate VI du Pont, je trouve assez savoureux que ce souverain soit devenu un nouvel Hannibal, au cours de trois conflits successifs s'étendant de 88 à 63 av. J.-C., jusqu'à ce que cet ennemi juré de Rome, vaincu, se suicide. Ici aussi, il conviendrait d'examiner ces guerres d'un œil neuf.

Rien de nouveau sous le soleil ?

En dépit des difficultés que les chercheurs rencontrent quand il s'agit d'essayer de décrire les services secrets antiques, il est quelques informations tout à fait pertinentes, ce dont je souhaite vous parler. L'historien Francis Dvornik nous rappelle, par exemple, que les messagers de la République romaine, qui étaient donc employés par les services de renseignement, paraît-il embryonnaires, de cette dernière, pouvaient parcourir entre soixante et soixante-quinze kilomètres à pied par jour. Mieux encore, ils avaient pris l'habitude de porter un **chapeau** orné d'une plume, s'identifiant à **Mercure** / Hermès, la divinité chère aux Romains et aux Grecs, associée, entre autres, aux messages et à la communication ²⁰⁷, que je considère comme le patron, en quelque sorte, de la « fraternité » du renseignement.

Ceci expliquant bien entendu *aussi* cela.

De la part du même auteur, nous apprenons qu'au fur et à mesure que les forces armées de la République remportaient des victoires au Moyen-Orient, les « territoires conquis grouillèrent bientôt de **marchands** romains, de spéculateurs fonciers, de **collecteurs d'impôts** et d'agents de magnats financiers romains. Il était, naturellement, dans leurs propres intérêts d'être bien informés de la situation politique dans les territoires conquis ou ralliés et de rapporter aux magistrats provinciaux toute action dangereuse susceptible de mettre en péril leurs propres intérêts et ceux de Rome. » Ce qui, à certains égards, n'est pas sans nous faire souvenir de ce qui s'est passé à la suite de la guerre d'Irak,

²⁰⁷ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 73.

ou seconde guerre du Golfe, dès le printemps 2003, quand des entrepreneurs étasuniens sont venus y faire de juteuses affaires.

Mais le plus intéressant n'est pas là, à mon sens. En effet, je note surtout la présence d'agents – comprenez *secrets* – à la solde de magnats financiers romains. Cela peut surprendre, mais il faut savoir que de tout temps, les familles les plus riches et les plus influentes ont disposé de leurs propres espions, saboteurs et agents de renseignement. Au même titre, donc, que des services d'espionnage et de contre-espionnage classiques. Il en va ainsi de même de nos jours, a fortiori, devrais-je dire, considérant que les richesses sont aujourd'hui monopolisées comme jamais par une poignée de familles, lignées ou clans qui se partagent le monde. Tantôt associés à l'État, visible et invisible, parfois s'y opposant, souvent rivaux, il arrive bien sûr que ces groupes liés par le sang et le mariage se mènent une guerre sans merci.

Comme en témoignent certains faits récents ²⁰⁸.

De surcroît, il apparaît que ce n'est pas la seule connexion entre services secrets de la République romaine et **financiers** de ce même État, puisque à l'occasion des trois conflits opposant celle-ci au fameux roi Mithridate VI dont je vous ai parlé, les caisses des services de renseignement ont été remplies par des citoyens privés, richissimes, bien entendu, autant pour protéger Rome que leurs intérêts personnels en Asie mineure. J'ajoute que le fait que ces financiers aient agi de leur propre initiative en dit long sur le degré de liberté qui était alors le leur ²⁰⁹. Cela contredit à nouveau l'assertion selon laquelle les services secrets romains n'étaient pas à la hauteur. En effet, nous voyons bien que les habitants les plus riches ont les moyens et le mobile pour vouloir améliorer le système. Et la nécessité faisant loi...

Ils n'auraient pas manqué d'agir promptement en ce sens.

Non sans quelque malice, Francis Dvornik commente ceci, écrivant : « La situation est d'autant plus instructive que nous observons de quelle manière les citoyens privés, les hommes

²⁰⁸ Je pense notamment à la fusillade de Las Vegas du 1^{er} octobre 2017, où des intérêts financiers occultes semblent être impliqués. Quelques jours plus tard, le 5 octobre, alors que des voix commencent à s'élever à ce sujet, éclate un scandale qui éclipsera la tuerie de masse : l'affaire Harvey Weinstein, dont la compagnie était liée aux propriétaires du Mandalay Bay Casino.

²⁰⁹ Francis Dvornik, *Origins of Intelligence Services*. New Brunswick, N.J.: Rutgers University Press, 1974, p. 79.

d'affaires, les financiers, et les colons, à travers de fréquentes interventions à Rome, essaient et parviennent à manœuvrer le Sénat afin qu'il prenne une importante initiative politique. » Cet historien avait probablement déjà été témoin de ce phénomène aux États-Unis et en Europe, à son époque. Il est évident que nous l'observons encore plus de nos jours.

Dans un tout autre domaine, je fais mention des **pirates** de Cilicie, une région couvrant le littoral méridional d'Anatolie, au nord de l'île de Chypre, qui, un temps, furent plus puissants que la marine de guerre de la République romaine et qui excellaient en matière d'espionnage. Là encore, à toute époque ou presque, la piraterie, les flibustiers et autres corsaires, fournirent nombre d'agents secrets à différents États, ce qui, bien entendu, ne les empêchait pas d'agir souvent pour leur propre compte. La liste est longue et vous connaissez déjà certains de ces mercenaires.

Si cela vous tente, commencez par les plus célèbres.

J'arrête ici l'énumération des informations pertinentes que nous pouvons encore tirer des travaux de Dvornik, afin que ce florilège ne soit pas ennuyeux à lire. De toute façon, il est bien sûr impossible d'être exhaustif en la matière. Nous sommes ainsi pratiquement parvenus à l'aube de l'ère chrétienne, après avoir parcouru plus de trois mille ans d'intrigues. Il est temps de changer de méthode et vous présenter une galerie de portraits de figures historiques qui vous éclaireront, n'en doutez pas, sur les services de renseignement, passés et présents.

